



<http://www.numelyo.bm-lyon.fr>

**Saint Joseph et le Concile, discours prononcé à l'ouverture de la chapelle de Saint-Joseph, à
Rochampton, le 19 mars 1870**

Auteur :Gallwey, Peter, 1820-1906

Date :1870

Cote : SJ S 034/42, 9

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001105588375

15 0 030/02, 3 9

SAINT JOSEPH ET LE CONCILE

DISCOURS

Prononcé à l'ouverture de la chapelle de Saint Joseph,
à Roehampton, le 19 mars 1870

Par le R. P. GALLWEY

De la Compagnie de Jésus

Traduit de l'anglais par le R. P. TURQUAND

De la même Compagnie.



NOUVELLE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LIBRAIRIE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE

RÉGIS RUFFET ET C^o, SUCCESSIONS

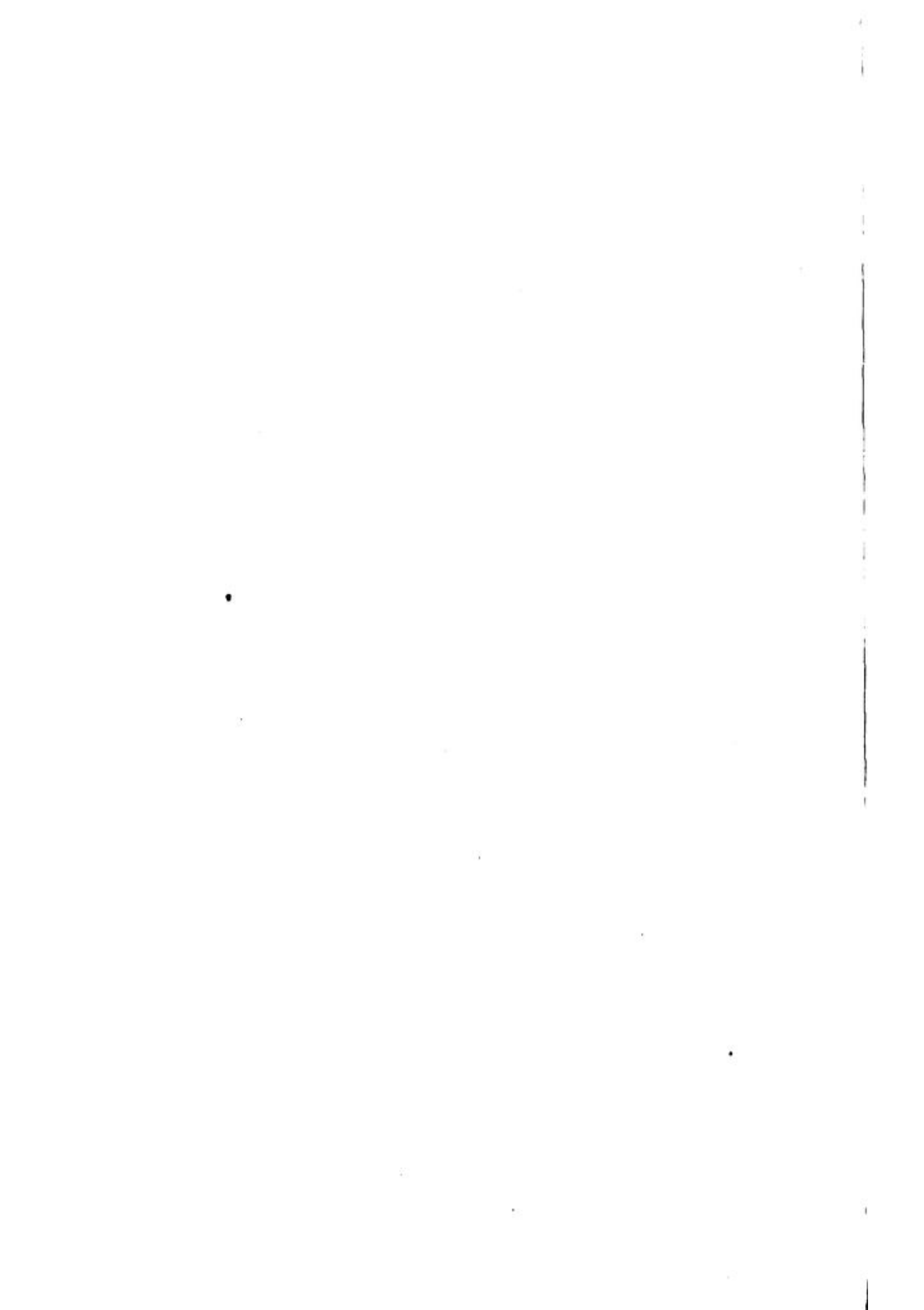
PARIS

BRUXELLES

38, RUE SAINT-SULPICE, 38

4, PLACE SAINTE-GUDULE, 4

1870



AVANT-PROPOS

Les catholiques anglais n'ont pas été plus à l'abri que leurs frères de France des agitations provoquées par les opposants à la définition de l'infaillibilité pontificale. Les mêmes doutes, les mêmes incertitudes, les mêmes angoisses ont tourmenté bien des âmes de l'autre côté de la Manche, à la lecture de certains documents signés de noms que jusque-là tous les catholiques se plaisaient à entourer d'une admiration sans limites. Le R. P. Gallwey, recteur de la maison de Roehampton, frappé de ces préoccupations, a cherché à les apaiser. Il devait prendre la parole à l'inauguration de la chapelle dédiée à saint Joseph, le jour de la fête de ce grand Patriarche. Partant d'une certaine analogie entre une époque de la vie de saint Joseph et la crise que les fidèles traversent en ce moment,

l'éminent orateur parvint avec un rare bonheur à dissiper les nuages et à calmer les appréhensions. Aussi l'impression de ce discours fut-elle sollicitée vivement, et le bien produit put ainsi s'étendre et se propager dans le Royaume-Uni. Nous en offrons aujourd'hui la traduction aux catholiques français, dans l'espérance, qu'avec la grâce de Dieu, il pourra contribuer à faire disparaître les malentendus et à ramener dans les esprits sincères cette paix laissée par Notre-Seigneur à ses disciples, cette paix qui n'est pas celle du monde.

L. TURQUAND, S. J.

• Comme il pensait à ces choses, voici qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe, disant :
• Joseph, fils de David, ne crains point de prendre avec toi Marie ta femme, car ce qui est engendré en elle est du Saint-Esprit. •

(Matt., 1.)

MES FRÈRES,

La pauvreté du sanctuaire où nous vous avons conviés aujourd'hui ne vous étonnera pas. Vous êtes tous trop au fait des détails de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour qu'il soit besoin de chercher des excuses à cette pauvreté. Vous n'êtes pas surpris de trouver notre divin Maître dans une si chétive demeure. Quand il daigna descendre sur la terre pour rappeler les hommes à son amour, il choisit pour y naître un abri que nous aurions jugé trop misérable même pour un pauvre pécheur, et quand il mourut son dénûment fut plus complet encore, car non-

seulement on lui avait enlevé ses vêtements, mais son corps même était tombé au pouvoir de l'État et il venait de céder sa sainte mère à son disciple. Dans sa vie eucharistique il se contente également, à défaut de lambris dorés, d'une simple cloison de bois. Tout ce qu'il demande, c'est que nous lui permettions de satisfaire son amour en vivant au milieu de nous, afin de nous préparer à vivre éternellement avec lui. Vous ne mépriserez donc pas cette petite chapelle; vous ne verrez pas sa pauvreté d'un œil chagrin. Votre foi pénétrera le mystère prêt à s'accomplir dans cette enceinte. Et quel est-il donc ce mystère? Mes frères, je vous réponds par ces paroles de l'Évangile : « Voici l'époux qui vient, et vous êtes venus au-devant de lui »¹; ou bien par celles que notre Sauveur adressait à Zachée : « Aujourd'hui cette maison a reçu le salut. »² Nous pouvons comparer cette pieuse fête à l'accueil qu'on fait au maître d'un nouveau domaine quand pour la première fois il vient en prendre possession, ou mieux encore à une noce lorsque les parents et les amis de l'époux et de l'épouse les entourent au seuil de leur nouvelle demeure, et apportent des présents qui vont servir à la parer. Car l'époux céleste habitera désormais ce sanctuaire avec son épouse, l'Église exilée et souffrante sur la terre. Et vous, mes frères, vous qui savez que Notre-Seigneur a pour nous les sentiments de l'ami le plus tendre et le plus délicat, vous qui connaissez l'histoire de Marie-Madeleine, du bon larron et tant d'autres traits de l'É-

1. Math., xxv, 6.

2. Luc., xix, 9.

vangile qui nous prouvent le prix que notre divin Maître daigne attacher au plus léger service, à la plus minime offrande que notre amour lui apporte dans son dévouement, vous venez au pied de cet autel lui souhaiter la bienvenue, lui offrir des dons pour sa nouvelle habitation, et l'aider ainsi à accomplir l'œuvre qu'il commence aujourd'hui parmi nous.

Et moi, son ministre, comment pourrai-je mieux répondre à votre générosité envers Notre-Seigneur, que par quelques-unes de ces paroles anciennes et nouvelles, plus précieuses, au dire de l'Écriture, que l'or et les pierres précieuses, paroles méditées devant Dieu, que vous conserverez au fond de vos cœurs comme un trésor pour vous en servir au jour de l'épreuve?

Quant au choix de la page de l'Évangile que nous allons étudier ensemble, n'est-elle pas déjà indiquée par la fête que nous célébrons, celle du glorieux patriarche saint Joseph, à qui cette petite église est dédiée? Partout aujourd'hui, les fidèles demandent à être secourus par les mérites de ce grand saint. Nous ferons donc sagement de nous conformer à l'esprit de l'Église, notre mère, et en fixant nos pensées sur la vie de saint Joseph, nous chercherons à profiter par l'exemple de ses vertus et de ses mérites. Si parmi les paroles de l'Évangile qui ont rapport à l'époux de Marie, je choisis celles qui se trouvent en tête de ce discours, c'est qu'elles rappellent une époque de sa vie qui ne me paraît pas sans une certaine analogie avec la crise que nous traversons en ce moment. Car, vous le savez, mes frères, la divine Providence permet que saint

Joseph ignorât pendant quelque temps le mystère de l'Incarnation; elle souffrit qu'il éprouvât une douloureuse inquiétude et qu'il se crût un moment obligé de se séparer de sa bienheureuse épouse.

Eh bien! mes frères, beaucoup de fidèles en ce moment sont éprouvés par un doute pénible, tourmentés par une crainte importune au sujet, non de la bienheureuse mère de Jésus-Christ, mais de la sainte Église, son épouse. Les yeux du monde entier, des amis et des ennemis de l'Église, sont tournés à cette heure vers les hauteurs du Vatican où siègent en Concile les pasteurs du troupeau. Les nations sont dans l'attente de l'avenir. En dehors de l'unité catholique règnent le trouble et la colère, et même dans son sein nous voyons s'élever certaines craintes et certaines anxiétés. Si nous cherchons à nous rendre compte de cette agitation, si nous nous demandons : « pourquoi les nations frémissent ¹ » si nous nous posons la question que le ministre du Seigneur s'adresse en montant à l'autel : « Pourquoi donc mon âme êtes-vous triste et pourquoi me troublez-vous ² ? » nous trouverons la réponse à cette question et l'explication de ce phénomène dans le bruit qui se répand et qui arrive jusqu'à nous, que les Pères du Concile songent à définir, quoi donc, mes frères? Que le vicaire de Jésus-Christ ne peut errer dans les enseignements qu'il adresse à l'Église confiée à ses soins; que le pasteur ne peut induire en erreur le troupeau, et que cette impossibilité fait partie des vérités révélées dans l'Évangile.

1. Ps. II.

2. Ps. XLIII.

Eh bien ! l'attente ne sera pas longue. Encore quelques jours et le temps, ce grand révélateur, aura divulgué les secrets de la salle du Vatican. Nous saurons bientôt ce que les Pères du Concile auront défini ou ce qu'ils se seront abstenus de définir. Cette heure d'incertitude aura disparu comme tant d'autres dans l'obscurité d'un passé qu'on oublie. Mais d'ici là nous sommes à une heure critique. C'est un de ces moments où « les pensées de beaucoup de cœurs sont révélées ¹, » et où la crainte, dont il est écrit au livre de la Sagesse qu'elle est « le trouble de l'âme qui se croit abandonnée de tout secours ², » peut aisément nous entraîner à des pensées et à des paroles qui blessent également les convenances et la justice. Plus qu'à l'ordinaire, nous avons à veiller sur nos lèvres et, selon le langage de David, à mettre un frein à notre langue. Plus que jamais nous devons nous tenir en garde contre nous-mêmes, de peur que cette crainte insensée ne nous conduise à quelque folie. Bienheureux ceux qui, après l'heure de l'épreuve, mériteront de la part de l'ange scrutateur de leurs actes et de leurs paroles un témoignage aussi favorable que le saint homme Job, dont l'Écriture dit : « dans tous ses malheurs, ses lèvres ne péchèrent point, et ne dirent rien contre Dieu qui fût indiscret ³. »

Il me semble donc, mes frères, que nous pouvons tirer de l'histoire de saint Joseph des enseignements grandement utiles dans les circonstances présentes ; de cette

1. Luc., II.

2. Sap., II.

3. Job., I.

manière les vœux de la sainte Église seront comblés et les mérites de ce grand saint nous viendront en aide¹. Et, puisque le trouble éveillé par la question de l'infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ, loin de se produire partout sous la même forme, affecte au contraire les esprits de bien des manières; je me propose d'examiner avec vous quelques-unes de ces inquiétudes, et de chercher leurs remèdes dans l'exemple de saint Joseph.

Commençons par les âmes que jette en de graves inquiétudes et même en une sorte d'agonie la seule idée que les Pères du Concile, courant en aveugles vers un abîme, sont sur le point de promulguer à la face du monde et d'ériger en dogme une proposition désavouée par l'histoire, et rejetée comme un mensonge par les théologiens raisonnables.

Pour vous prémunir, mes frères, contre ces vaines alarmes, je vous conseillerai simplement de méditer ce qui est dit de saint Joseph, au moment de l'épreuve à laquelle la divine Providence le soumit. Joseph était un homme juste; il ne voulut pas faire un tort cruel à la réputation de la sainte Mère de Dieu. Apprenons à son exemple à ne pas laisser la peur nous ravir l'usage de la raison, au point de nous faire tomber dans des excès, qui ne sont en vérité rien moins que des calomnies et des blasphèmes contre Notre-Seigneur et son Église. Car enfin, mes frères, le Concile du Vatican est, nous n'en doutons pas, un des grands Conciles œcuméniques de l'Église. Au terme de ses travaux, ses décrets, promulgués solennellement, devien-

1. Collecte de saint Joseph.

manière les vœux de la sainte Église seront comblés et les mérites de ce grand saint nous viendront en aide¹. Et, puisque le trouble éveillé par la question de l'infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ, loin de se produire partout sous la même forme, affecte au contraire les esprits de bien des manières; je me propose d'examiner avec vous quelques-unes de ces inquiétudes, et de chercher leurs remèdes dans l'exemple de saint Joseph.

Commençons par les âmes que jette en de graves inquiétudes et même en une sorte d'agonie la seule idée que les Pères du Concile, courant en aveugles vers un abîme, sont sur le point de promulguer à la face du monde et d'ériger en dogme une proposition désavouée par l'histoire, et rejetée comme un mensonge par les théologiens raisonnables.

Pour vous prémunir, mes frères, contre ces vaines alarmes, je vous conseillerai simplement de méditer ce qui est dit de saint Joseph, au moment de l'épreuve à laquelle la divine Providence le soumit. Joseph était un homme juste; il ne voulut pas faire un tort cruel à la réputation de la sainte Mère de Dieu. Apprenons à son exemple à ne pas laisser la peur nous ravir l'usage de la raison, au point de nous faire tomber dans des excès, qui ne sont en vérité rien moins que des calomnies et des blasphèmes contre Notre-Seigneur et son Église. Car enfin, mes frères, le Concile du Vatican est, nous n'en doutons pas, un des grands Conciles œcuméniques de l'Église. Au terme de ses travaux, ses décrets, promulgués solennellement, devien-

1. Collecte de saint Joseph.

dront aussi sacrés pour nous que ceux de Nicée ou de Trente. Eh bien ! songeons-y un instant, quelle est la valeur, la sainteté des décisions d'un Concile général quand les Pères réunis ont prononcé cette parole solennelle : « Il semble bon au Saint-Esprit et à nous ¹, » et que le Vicaire de Jésus-Christ l'a confirmée de son autorité. Nos maîtres dans la foi, les saints des siècles passés se chargent de nous l'apprendre. Ils n'hésitent pas à déclarer que les décrets d'un pareil Concile doivent être pour les fidèles aussi sacrés que les quatre Évangiles, tant est grande leur confiance dans l'adorable Sauveur, qui nous a promis que le Saint-Esprit demeurera toujours avec l'Église son épouse, et lui enseignera lui-même toute vérité.

Ainsi donc, la crainte de voir les Pères du Concile, le Pape à leur tête, entraînés par leurs passions ou leurs préjugés, ou bien faute de connaissances historiques et critiques, affirmer solennellement une fausseté, et tromper ainsi le troupeau confié à leur garde, ne peut échapper à une sévère condamnation qu'en raison de la peur qui trouble l'âme au point de la faire déraisonner. Car, de deux choses l'une, ou bien cette peur est la crainte irréfléchie de l'enfant qui redoute que le ciel ne tombe, et alors il nous est permis d'en sourire ; ou bien celle d'un homme fait, connaissant à fond son catéchisme, qui, avec réflexion et de propos délibéré, nourrit la pensée que le Concile du Vatican peut définir une erreur, et le Saint-Siège la ratifier, et alors c'est une calomnie contre l'Église de

1. Act., 15.

Jésus-Christ, c'est un crime dont nous ferons bien de prier Dieu, par l'intercession de saint Joseph, de daigner nous préserver.

D'autres nous disent, qu'ils ne récusent nullement l'autorité du Concile. Bien au contraire, ils ont toujours été d'avis qu'un Concile général ne saurait errer; mais ils avouent ne pouvoir songer sans inquiétude à un avenir où le Pape, déclaré infaillible, se verrait maître de définir à lui seul tout ce qui lui semblerait bon. « Nous avons, ajoutent-ils, ou nous aurons bientôt des saints canonisés pour chaque jour de l'année, et désormais qui pourra nous empêcher d'avoir chaque matin une nouvelle définition! »

Mes frères, je vous le répète, ici encore, tâchons d'imiter le modèle que nous étudions aujourd'hui, l'homme juste, le serviteur fidèle, l'époux, le gardien de Notre-Dame, Saint Joseph. Apprenons à son exemple à être justes, ayons comme lui un tel amour pour la justice que nous reculions d'horreur à la pensée de juger avec témérité Notre-Seigneur ou sa sainte Église : car, à cette nouvelle alarme se mêle peut-être, sans qu'on en ait la conscience, une accusation calomnieuse dirigée contre la promesse sacrée de notre divin Sauveur et contre le glorieux privilège de son Épouse. En effet, si le Concile du Vatican, sous la direction du Saint-Esprit, déclare et définit légitimement que le dogme de l'infailibilité pontificale est renfermé dans le trésor de la révélation de Jésus-Christ; si la sainte Église assemblée en Concile, après une délibération convenable, nous enseigne solennellement que Notre-Seigneur a voulu que, dans tous les siècles Pierre fut le pasteur des brebis et des

agneaux, des pères et des enfants, des évêques, des prêtres et du peuple chrétien ; si elle ajoute que, dans le but de le rendre capable de remplir cette charge suprême, Jésus a prié et obtenu pour lui une foi qui ne faillira jamais, et qui demeurera le roc inébranlable sur lequel repose l'Église tout entière, c'est-à-dire la puissance immuable qui dirige et maintient dans la vérité les fidèles, les prêtres et les évêques ; si donc, mes frères, le Saint-Esprit et l'Église déclarent de la sorte que le Vicaire de Jésus-Christ est infaillible, il sera indubitable qu'il l'est, qu'il ne cessera jamais de l'être, et que toutes les fois qu'il adressera ses enseignements à l'Église, il sera de toute impossibilité qu'il articule autre chose que la vérité. Les siècles se succéderont et il pourra sans doute définir différents dogmes successivement ; Notre-Seigneur nous l'a dit : une des fonctions du Saint-Esprit est de suggérer à l'Église les paroles de l'enseignement divin, tenues pour ainsi dire en réserve, jusqu'au jour où elles deviennent nécessaires, et de faire prêcher sur les toits ce que le Sauveur enseignait en secret ? Si donc le Vicaire de Jésus-Christ est en effet infaillible, c'est-à-dire s'il est tellement maîtrisé et conduit par le Saint-Esprit, qu'il ne puisse rien ajouter à notre croyance qui ne soit contenu dans la révélation divine, nous pouvons nous reposer aussi tranquillement sur ses enseignements que sur ceux d'un Concile général. Nourrir la pensée que le Pape, déclaré infaillible par la voix du Christ et de son Église, puisse quelque jour nous enseigner une doctrine fautive est, par conséquent, faire à Notre-Seigneur et à son épouse une injure aussi

grave que d'attaquer l'autorité d'un Concile œcuménique.

Je ne me dissimule pas, mes frères, que quelques-uns de mes auditeurs qui se laissent guider par leurs sentiments ou leur imagination, me diront peut-être, que selon les paroles du livre de la Sagesse, « le salut du monde est dans la multitude des sages¹, » et que les délibérations d'un Concile général leur paraissent offrir une garantie plus sûre contre l'erreur que les enseignements d'un seul homme. Un instant de réflexion suffit pour réduire cette difficulté à sa juste valeur. Elle ne peut provenir que de l'imagination ou d'un sentiment qui nous fasse préférer la voix d'un Concile à celle du Pape, même après que nous sommes assurés que l'infaillibilité du Pape est contenue dans le dépôt de la révélation. Car si nous consultons la raison, nous verrons de suite clairement que, sans le secours du Saint-Esprit, ni le Pape ni le Concile ne sauraient être des guides sûrs. Sans la croyance à ce secours divin accordé à l'Eglise enseignante, nous ne pourrions faire un acte de foi sur la parole du Pape ou du Concile, et il serait même inconcevable que l'un ou l'autre se fussent jamais cru en droit de nous imposer leurs décisions. Si le Saint-Esprit, par son assistance, ne dirigeait pas le Concile, comment tant d'évêques arriveraient-ils à un commun accord? Comment s'arrêteraient-ils à une décision quelconque? Et sans la présence du Saint-Esprit dans l'Eglise enseignante, un homme aurait-il jamais été assez hardi ou plutôt assez fou pour oser espérer de se faire écouter par l'Eglise universelle?

1. Sap., vi.

Mais si nous comprenons une bonne fois qu'en parlant de l'infaillibilité d'un homme, nous voulons dire seulement que, « tout homme restant par lui-même menteur ¹ » et très-ignorant, Dieu, en certains cas, par un effet de sa providence, met un frein à ses passions et éclaire son ignorance, afin d'assurer aux peuples de la terre un enseignement véritable et une saine doctrine, ne voit-on pas alors que le Saint-Esprit peut tout aussi bien empêcher un seul homme de formuler une hérésie qu'une assemblée d'évêques de proclamer une fausseté.

Nous trouvons dans l'Église juive, la sœur aînée de l'Église chrétienne, ces deux sortes d'infaillibilité. Notre-Seigneur ordonne au peuple de suivre sans hésiter les enseignements des prêtres établis par la Loi dans la chaire de Moïse, et d'une autre part nous voyons des hommes isolés, des prophètes, suscités de temps à autre pour instruire les enfants d'Israël d'une manière infaillible. Si donc il entre dans les desseins de la Providence qu'il y ait parmi nous un grand prêtre qui prophétise ou que le successeur de saint Pierre nous enseigne d'une manière infaillible, qui de nous osera dire que le moyen est mal choisi et qu'il lui semble dangereux ?

Je sais bien, mes frères, que souvent, sans y penser et en nous laissant aller aux rêves du jour, nous sommes portés à nous figurer qu'un pape, s'il n'est éclairé par le savoir de tel historien ou de tel critique, redressé par les remontrances des théologiens de telle ou telle uni-

1. Ps. cxv.

versité, ou modéré par la prudence des hommes d'Etat au courant de l'opinion publique, pourra être entraîné à des définitions tout à fait déplacées; mais dès que nous sortons de ces rêveries, notre ange gardien nous rappelle que ce n'est ni dans la multitude des chars, ni dans la vitesse et la force des chevaux, ni dans les recherches et les talents de l'homme que nous reposons notre confiance; mais dans la parole de Notre-Seigneur à son Eglise, par laquelle il lui a promis l'assistance de l'Esprit-Saint pour lui enseigner toute vérité. Ne l'oublions pas, mes frères, quand, dans les anciens jours, le prophète Balaam, appelé et payé par les ennemis du peuple juif pour le maudire, se vit forcé de le bénir, ce ne furent ni des études patientes, ni la critique subtile de l'Allemagne, ni les recherches des Bollandistes, ni même les délibérations d'un concile d'évêques qui le contraignirent à prononcer cette bénédiction. Une inspiration céleste, et la voix d'un animal souvent regardé comme le type de l'inintelligence, furent les seuls moyens dont Dieu se servit pour dominer sa volonté. Pourrions-nous craindre, si le Pape est déclaré infallible, que le même Dieu ne puisse ou ne sache empêcher son vicaire de promulguer une décision qui serait pour nous une malédiction au lieu d'une bénédiction? Ah! si nulle voix humaine ne s'élevait pour l'en détourner, notre Sauveur n'a-t-il pas dit qu'il y a des cas où, au défaut des hommes, les pierres parleraient? Je ne veux pas dire que la définition de l'infaillibilité une fois prononcée, les Conciles œcuméniques deviendront inutiles, et que le Pape n'emploiera pas, comme par le passé, tous les moyens

humains pour constater la vérité ; mais si jamais il arrivait qu'il négligeât de se prémunir contre l'erreur par de semblables précautions, toujours nous aurions la promesse de Dieu que le pasteur qu'il nous a donné pour guide ne trahira jamais notre confiance.

On raconte que le saint et savant cardinal Bellarmin, à la nouvelle que le pape avait l'intention de définir dans un certain sens un point de doctrine alors en dispute, répondit simplement : « Non, jamais il ne prononcera une telle définition ; plutôt que de le souffrir, Dieu le retirera du monde. »

La réponse de ce saint homme exprime parfaitement le fondement de notre confiance soit dans le Pape, soit dans le Concile. Notre-Seigneur, nous le croyons, s'est engagé par sa promesse à ne pas permettre que l'erreur soit jamais proclamée par ceux qu'il a envoyés en sa place et qu'il nous commande d'écouter, comme nous l'écouterions lui-même.

Maintenant, mes frères, examinons un peu un autre genre d'inquiétude qui préoccupe en ce moment ceux dont la foi est prête à accepter le dogme de l'infaillibilité du siège apostolique, si le Concile l'affirme, mais qui néanmoins regrettent la discussion élevée à ce sujet, et se persuadent que cette définition scandalisera ou éloignera beaucoup d'âmes qui ne verront dans cet acte du Concile qu'une innovation impie et criminelle.

Certes, nous ne pouvons écarter une crainte ainsi motivée par un procédé aussi sommaire que celles dont nous venons de parler. Au premier abord elle n'offre rien, en

effet, qui approche le moins du monde du blasphème ou de l'hérésie. Nous sommes même prêts à reconnaître qu'il n'est pas toujours à propos de prêcher la vérité sur les toits, et qu'il nous est défendu de jeter les perles devant les pourceaux. On nous apprend à ne pas nourrir les petits enfants avec le pain des forts, et à ne pas révéler hors de saison aux catéchumènes des vérités auxquelles leur esprit n'est pas encore préparé. On peut donc, sans aucun doute, se demander si le moment présent est opportun pour la définition projetée et si, dans l'état actuel des esprits, elle avancera ou compromettra les intérêts de Jésus-Christ et de son Église. Avant d'entamer ce sujet, nous vous ferons observer, mes frères, que nous avons à traiter en premier lieu de l'obstacle que la définition dont nous parlons pourrait apporter à la conversion de nos frères séparés : la crainte dont nous nous occupons se fondant avant tout sur l'éloignement de l'unité catholique que cette définition pourrait faire naître dans certaines âmes. Remarquez ensuite qu'en parlant de ceux qui n'appartiennent pas à l'Église visible, nous comprenons sous cette dénomination deux classes de personnes parfaitement distinctes. A la première appartiennent tous les chrétiens qui ne se trouvent en dehors de l'Église catholique qu'en raison de la simple bonne foi avec laquelle ils demeurent attachés aux croyances qui leur ont été transmises par leurs parents ou par leurs maîtres. N'ayant jamais eu l'occasion de redresser les enseignements reçus dans leur enfance, ils abhorrent l'Église de Rome et sa corruption prétendue, et se croient obligés en conscience à garder cette haine.

Notre devoir et notre intérêt, il est à peine besoin de le dire, sont d'éviter toute parole et tout acte qui pourraient devenir un sujet de scandale pour de pareilles âmes. Nous autres catholiques anglais qui avons si cruellement et si longuement souffert des difficultés sociales et des malheurs domestiques provoqués par les discussions religieuses, nous avons peut-être moins besoin que d'autres d'être prémunis contre des imprudences qui tendraient à augmenter la désunion et à perpétuer l'éloignement.

Mais, encore une fois, mes frères, l'existence de telles âmes, les ménagements pleins de douceur et de prudence avec lesquelles elles doivent être traitées, ne peuvent être un secret qui échappe au Saint-Esprit, guide et régulateur suprême des délibérations de l'Eglise. Si donc l'inspiration du Saint-Esprit est assez puissante pour prévenir la promulgation d'une erreur dogmatique, elle doit avoir l'efficacité nécessaire pour empêcher l'Eglise assemblée de scandaliser des âmes faibles. Dieu, dont la providence veille sur chacun des cheveux de notre tête, et qui envoie l'Esprit-Saint sur la terre pour nous assurer un enseignement infaillible, saura bien aussi prendre des mesures pour empêcher l'Eglise de commettre une solennelle inconséquence? Si la définition ardemment désirée par la plupart des catholiques, et repoussée seulement par quelques-uns, était réellement inopportune et destinée à produire cet éloignement qu'on redoute, ne sommes-nous pas en droit d'espérer que l'Esprit-Saint, invoqué depuis si longtemps avec tant d'ardeur, préviendra, en l'écartant, la fâcheuse conséquence dont on cherche à nous effrayer?

Ne pouvons-nous pas confier les intérêts de ces âmes à Dieu et à ses anges ? Est-ce à dire toutefois que je vous exhorte à cesser tout effort pour repousser le mal et avancer l'œuvre de Dieu sur la terre ? Non, certes, je ne vous conseillerai jamais de rester les bras croisés, vous flattant que Dieu et les anges se chargeront de votre part de travail dans la vigne du Seigneur. Nous ne sommes, hélas ! que trop enclins à une coupable inertie qui nous empêche d'opposer une mâle résistance aux assauts des ennemis de Jésus-Christ et de l'Église ; nous ne dormons déjà que trop souvent, tandis que Judas et sa cohorte veillent et travaillent. Dans les circonstances actuelles, il s'agit non des ennemis de l'Église mais de l'Église elle-même assemblée en Concile ; je comprends qu'on demande énergiquement quelque grâce, j'admets qu'on sollicite quelque réforme, mais si on s'agite uniquement pour empêcher l'Église de Jésus-Christ de commettre des inconséquences, oh ! alors il me semble entendre Notre-Seigneur dire à ceux qui se troublent si inutilement : « Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? »

Lors même que des prévisions exagérées venant à se réaliser, nous compterions tous les matins quelque nouvelle définition, tant que la divine Providence garantira le Saint-Siège contre l'erreur, quelle raison aurions-nous de nous plaindre ? Ces définitions multipliées ne rappelleraient-elles pas la manne que les enfants d'Israël recueillaient tous les jours ? Qui oserait affirmer que l'abondance

des vérités imposées à notre foi soit un malheur pour nous? David s'écrie : « Sauvez-moi Seigneur, car les vérités diminuent ¹ ! » Mais je ne connais aucun texte de la sainte Ecriture, qui nous engage à nous défier de l'excès contraire. La vie éternelle, dit notre divin Sauveur, consiste dans la connaissance du Père et du Fils, et on nous rappelle souvent la vérité proclamée par l'apôtre saint Jean, lorsqu'il affirme que si nous connaissons Dieu parfaitement nous lui deviendrons semblables. Pourquoi donc redouter la lumière qui, en dissipant nos erreurs, nous rapprochera de notre Créateur. Comment ne pas désirer une connaissance toujours plus complète des vérités divines, puisque chacune de ces vérités est un avant-goût du ciel ! Ah ! mes frères, l'ange disait à Saint Joseph : « Ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre femme. » De même je vous répète : « Ne craignez pas de prendre pour mère et pour guide infallible l'Église de Jésus-Christ. Quelque langage qu'elle vous tienne, soyez sûrs que son divin Époux l'inspire et la dirige dans tous les détails des soins maternels qu'elle prodigue à vos âmes. »

En dehors de l'Église il se rencontre, ne l'oublions pas, des hommes qui haïssent l'Église du Christ, non pas, comme ceux dont nous venons de parler, par pure ignorance, mais de cette haine que Notre-Seigneur nous a prédite par ces paroles : « Vous serez haïs à cause de mon nom ² ! » Cette antique prophétie doit s'accomplir. Il y aura donc toujours une guerre, une lutte intense, éner-

1. Ps. xi.

2. Matth., vii.

gique, continuelle entre Notre-Seigneur et son Eglise d'un côté, et les princes des ténèbres et les mondains de l'autre. Eh quoi ! mes frères, l'Eglise n'est-elle plus une armée en face de l'ennemi ! Et quand on veut que le Concile, le Concile de cette église militante, qui ne peut être dans le fait qu'un conseil de guerre, s'abstienne d'agir dans tel ou tel sens, de peur d'offenser ou de blesser les hommes dont je parle ; qui lui conseille-t-on de ménager, sinon ses adversaires les plus acharnés, les plus implacables ? Devra-t-elle donc se taire jusqu'au moment où la vérité sera reçue avec bonheur par les princes des ténèbres, par les scribes et les pharisiens de nos jours ? Si le dogme de l'infaillibilité du successeur de saint Pierre fait réellement partie de l'Evangile, et s'il est vrai que le moment présent soit peu favorable pour le déclarer, daignez nous apprendre quand les puissances de l'enfer, les Césars de ce monde, et tous ceux qui poursuivent l'œuvre de la synagogue infidèle seront mieux disposés à entendre promulguer ce dogme qu'ils ne le sont aujourd'hui ? Indiquez-nous, je vous prie, dans le temps ou l'éternité, le moment précis où le père du mensonge n'aura d'amour que pour la vérité, où Lucifer et ses anges commenceront à goûter les vertus d'obéissance et d'humilité ; car c'est alors seulement que l'Evangile cessera d'être pour un grand nombre d'âmes un sujet de scandale et une pierre d'achoppement.

Que saint Joseph soit ici encore notre conseil et notre guide. Nous sommes souvent, sans en avoir conscience, portés à croire que si les hommes d'Etat et les fortes têtes

de nos jours se plaignent du Pape et de l'Eglise, c'est qu'en effet le Pape et l'Eglise ont donné lieu à ces plaintes par quelque acte d'imprudence, quelque prétention exagérée. Pure illusion, dont un seul regard sur la sainte famille de Bethléem fera justice. Joseph était-il arrogant ou Marie imprudente, et le divin enfant Jésus avait-il commis quelque injuste usurpation, lorsque les puissances de la terre mirent en mouvement leurs bandes armées pour le persécuter et détruire sa royauté qui ne lui venait pas de ce monde ? Non, sans doute. Eh bien, mes frères ! le Pape et les évêques seraient tous aussi doux que saint Joseph, aussi prudents que Notre-Dame, aussi inoffensifs que l'enfant Jésus, la haine de leurs adversaires ne se déchaînerait pas moins contre eux avec une égale fureur. Plus la sainteté du Pape et des Evêques sera éclatante, plus leur ressemblance avec Notre-Seigneur sera parfaite, plus ils accompliront avec dévouement la grande œuvre dont ils sont chargés, et plus ils auront l'assurance d'être voués au martyre. Car il est écrit : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront persécutés ¹. » Et quand le zèle apostolique vient s'unir à la sainteté individuelle, quand l'enseignement se joint à la pratique, quand les serviteurs de Dieu prennent une part active à la plus divine des œuvres, celle d'aider Notre-Seigneur à arracher à l'esclavage du démon les âmes rachetées au prix de son sang, oh ! alors la prophétie ne peut manquer de s'accomplir !

1. II Tim., III.

Maintenant, mes frères, détournons nos regards de ceux qui se trouvent en dehors de l'Église, et demandons-nous quel effet la définition aura sur nos destinées futures, si le Concile vient à la prononcer. Car nous ne pouvons nous le dissimuler, parmi les fidèles qui s'occupent de la question de l'infaillibilité, il s'en trouve un certain nombre, et dans ce nombre, hâtons-nous de le dire, nous voyons des personnes qui méritent un grand respect par leur position et leur caractère, qui s'inquiètent beaucoup moins de l'effet de cette définition sur nos frères séparés, que du trouble qu'elle pourrait jeter parmi les enfants de l'Église. On nous a fait savoir, par le moyen d'une large publicité, qu'il est des catholiques auxquels la définition est odieuse; elle leur répugne principalement, sinon uniquement, parce qu'elle augmentera le pouvoir du Pape, qu'elle redoublera sa vigueur, qu'elle l'enhardira à gouverner d'une manière plus despotique; et puisqu'il est reconnu que « l'homme élevé en honneur n'a point compris » qu'elle finira peut-être, sinon certainement, par le conduire à l'arrogance, à l'usurpation, à des interventions illégales, à une centralisation absorbante, qui fera des autres Evêques des instruments passifs et les réduira à une complète insignifiance. En ce cas, l'obéissance deviendrait, disent ces catholiques, un joug trop pesant pour des hommes qui aiment et respectent leur liberté. Telle est, à mon avis, mes frères, la difficulté la plus vivement sentie par ceux des nôtres qui s'opposent à la définition.

1. Ps. XLVIII.

C'est celle qui trouble les esprits et les excite plus fortement à la résistance. Que devons-nous en penser ?

En premier lieu, je présume que personne ne songe à nier qu'en général « l'homme élevé en honneur » court le danger de perdre la sagesse, le sang-froid, le bon sens et la modération. Si Notre-Seigneur a cru devoir nous prévenir qu'il est aussi difficile à un homme riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, que dirons-nous de l'effrayante puissance des honneurs pour corrompre et empoisonner l'âme, et des obstacles que la grandeur met trop souvent à la sainteté et même au salut. Ah ! si la chaire de Pierre n'était qu'un trône terrestre, l'homme qui l'occupe se verrait dans le plus effroyable danger, car son empire, vaste comme le monde, s'étend même au-delà de ses limites. Son pouvoir se fait sentir là où s'arrête celui de tout autre monarque, au fond des cœurs et de la conscience. Qu'il paraît facile de tomber d'une telle hauteur ! Qui osera y monter et se flatter d'y demeurer en sûreté ? Notre divin Sauveur nous répond : « Tout est possible à Dieu ¹. »

L'homme est en sûreté où Dieu l'établit. Celui qui a préservé les jeunes Hébreux dans la fournaise ardente, ne saurait-il défendre contre les attaques de l'ennemi de tout bien le trône sublime qu'il a lui-même érigé pour qu'un homme y tienne sa place ? Croyez-le bien, mes frères, nul ne connaît mieux la faiblesse et la misère de l'homme que celui qui l'a créé, et qui, sous la forme d'un

1. Marc., x.

esclave, a voulu souffrir tout ce que la perfidie et l'arrogance humaine peuvent inventer d'outrages. Si donc notre divin Maître, après avoir inscrit lui-même dans le livre de Vérité ces effrayantes paroles : « Tout homme est menteur », a cependant jugé à propos de tirer un homme de la foule et de lui dire : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux ¹ ; » nous pouvons sans doute être frappés de stupeur, mais, cependant, nous devons être convaincus que le Fils de Dieu a bien pesé toutes les conséquences qui peuvent résulter de la merveilleuse puissance confiée à cet homme, et qu'il a pourvu à toutes les éventualités : c'est-à-dire qu'il tient en réserve des antidotes efficaces contre tous les dangers. Autrement, comment porterait-il ce nom de Jésus, qui veut dire Sauveur, s'il avait créé une position qui tendrait à la ruine des âmes ?

Pourquoi, dans sa prévoyante sollicitude, aurait-il assuré aux fidèles un enseignement infaillible, et ne les aurait-il pas également préservés d'une tyrannie fatale à leur salut ? Qu'un homme soit damné pour une éternité, comme hérétique, ou comme rebelle au joug que Dieu lui impose, le résultat final est toujours le même. Par conséquent, si notre divin Sauveur, pour écarter de nous toute erreur, élève un homme au-dessus de la condition humaine, et en fait un guide infaillible, il saura bien trouver dans les trésors de sa Providence, toujours attentive à nos be-

1. Math., xvi.

soins, les moyens de prévenir un abus d'autorité fatal à nos âmes.

Si vous hésitez à croire que Dieu puisse opérer ce miracle, car, je l'avoue, un miracle de la grâce divine peut seul retenir un homme élevé au faite de la grandeur dans l'humilité et la charité, tournez vos yeux encore une fois vers notre glorieux patron, saint Joseph, et voyez si l'époux de Marie a abusé de son pouvoir et de son élévation. Et cependant comment concevoir une grandeur plus étonnante ! Celle même du prince des Apôtres pâlit et s'efface quand on la compare à la position de saint Joseph dans la maison de Nazareth, et à son autorité sur Marie et sur l'enfant Jésus. Si nous avions entendu de nos propres oreilles la sainte Vierge dire à son Fils : « Votre père et moi, nous vous avons cherché dans la douleur », ou Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même donnant à Joseph le nom de père, et mettant dans ce seul mot toute l'énergie d'une obéissance divine et d'un profond et respectueux amour, alors peut-être nous pourrions nous faire une idée de la grandeur de ce saint patriarche, et de l'ineffable puissance de la grâce, qui sut le maintenir à ces divines hauteurs dans une humilité si profonde que, tous les jours et à chaque heure du jour, il aurait pu dire comme David : « Seigneur, mon cœur ne s'est pas enflé d'orgueil, et mes yeux ne se sont point élevés ¹. »

Et, maintenant, si de saint Joseph nous passons au premier Vicaire de Jésus-Christ, saint Pierre, le pêcheur de

1. Ps. cxxx.

Galilée, nous trouvons qu'outre les grâces célestes semblables à celles dont furent comblés Marie et Joseph, Dieu se sert encore, pour disposer l'homme auquel il réserve cette sublime dignité, de moyens effrayants, de chutes d'une insondable profondeur. La nuit terrible qui vit le premier des Papes, par le reniement sacrilège dont il se rendit coupable peu d'heures après son ordination, tomber si bas que, selon toute prévision humaine, il n'eût jamais osé prendre la place que le Seigneur lui avait assignée à la tête du troupeau fidèle, cette nuit d'opprobre, de douleur et d'amère humiliation, n'était-elle pas dans les desseins de Dieu une mystérieuse et miséricordieuse préparation pour de sublimes fonctions ? Car, à dater de cette heure sinistre, saint Pierre devint un homme profondément humble, et ceux qui lui furent soumis n'eurent ni à trembler ni à souffrir de son pouvoir. Quand il leur disait : « Je vais pêcher », ils répondaient avec joie : « Nous y allons aussi avec vous ¹. » Et les anges, témoins de la sagesse divine qui préside au gouvernement du coryphée des apôtres, s'écrient, comme jadis la mère de Samuel : « C'est le Seigneur qui tue et qui vivifie : il conduit aux enfers et il en ramène ; il appauvrit et il enrichit ; il humilie et il exalte ; il fait sortir le pauvre de la poussière et le fait asseoir au milieu des princes sur un trône glorieux ². »

Quand les hommes se réunissent pour fonder une dy-

1. Joan., XXI.

2. 1 Reg., I.

nastie ou pour fabriquer une constitution, il est naturel qu'ils prennent mille précautions contre le despotisme: Ces garanties varient suivant les pays. Dans l'un, c'est le poignard qui tient le tyran en échec ; dans l'autre, c'est le cri du peuple ; dans un troisième, c'est l'insubordination légale d'un parlement. Mais nous faisons partie d'un royaume qui n'est pas de ce monde. Notre politique se résume dans cette parole du psaume : « Les uns se fient dans les chars de guerre, d'autres dans les coursiers ; mais nous, nous invoquerons le nom du Seigneur ¹. » Lors donc que les hommes d'État et les sages du siècle, affectant de nous plaindre, nous exhortent à nous réveiller de notre torpeur, et à nous tenir en garde contre le pouvoir du Pape qui pourrait facilement devenir un joug intolérable, nous pouvons, ce semble, leur adresser en toute sûreté de conscience des paroles qui rappellent la réponse des compagnons de Daniel aux menaces du roi Nabuchodonosor : « Il n'est pas besoin, ô roi, de te répondre sur ce sujet, car notre Dieu, le Dieu que nous adorons, peut certainement nous délivrer d'entre tes mains. S'il ne veut pas le faire, sache bien, ô roi, que nous n'honorons point tes dieux, et que nous n'adorons point la statue d'or que tu as érigée ². » C'est-à-dire, qu'à ceux qui nous donnent ces conseils perfides, nous pourrions répondre : « Notre Dieu, qui a établi le siège apostolique de saint Pierre, pour l'amour et par les ordres duquel nous rendons une libre obéissance au successeur du prince des apôtres, est assez puissant et

1. Ps. xix.

2. Dan., 3.

assez sage pour nous garantir de tout abus de pouvoir commis par son Vicaire. Mais, s'il venait à permettre à l'infirmité humaine de s'introduire dans son sanctuaire; si, pour un temps, nous devions avoir à souffrir de quelque excès de rigueur dans le gouvernement de son Vicaire, sachez bien, princes, hommes d'Etat, hommes du monde, qui nous prenez en pitié et nous poussez à la révolte, que nous aimons mille fois mieux accepter la direction du siège apostolique avec ses bienfaits et ses faiblesses, s'il y a lieu, que de vous obéir à vous et à vos dieux, et d'adorer la statue que vous avez érigée. »

Comprenez-moi bien, mes frères. Quand les hommes du siècle nous exhortent à secouer le joug de saint Pierre, ce n'est point pour nous voir jouir d'une liberté et d'une indépendance parfaite. Loin de là, c'est afin de nous revêtir de leur livrée et de nous faire tomber à genoux devant la statue de César. Quand l'église d'Angleterre se révolta contre le Vicaire de Jésus-Christ, se délivra-t-elle par là de toute tyrannie? Contemplez cette ancienne église anglicane, réduite à l'état de squelette décharné, le talon de fer de César a éteint toute vie dans ses ossements desséchés; comparez sa condition à la nôtre et dites s'il n'est pas préférable d'être soumis au Vicaire du Christ.

Non, mes frères, l'homme ne saurait être complètement indépendant. Il ne peut pas servir deux maîtres, mais il devra toujours en reconnaître un. L'enfant prodigue à la recherche d'une prétendue liberté abandonne le toit de sa famille et se dérobe au joug de son père. Mais échappe-t-il par là à l'asservissement? Voyez-le, soumis

à un nouveau maître, chargé de la garde des pourceaux, entendez-le soupirer et regretter amèrement l'abondance dont jouissent les derniers serviteurs de son père.

Ah ! mes frères, arrière toute politique mesquine, toute politique antichrétienne. Notre naissance nous donne le droit de vivre de la foi et d'espérer le ciel. Que Dieu nous protège donc comme il le voudra contre les conséquences des institutions qu'il a fondées, mais ne laissons pas César venir nous protéger contre Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Je vais plus loin, mes frères, on a publié dernièrement dans les journaux une lettre écrite il y a quelques années par un vénérable prélat décédé depuis lors ; il y avouait qu'une des plus grandes craintes qui agitaient son âme était de voir le Saint-Siège engloutir un jour tous les autres sièges de la chrétienté, sans en retirer aucun avantage, à l'exemple des vaches de la vision de Pharaon, dont la voracité ne put diminuer la maigreur. Cet archevêque, mes frères, n'a pas été seul à éprouver cette frayeur. — Une page regrettable de l'histoire de l'Eglise de France nous montre à quel point, comme nous l'avons déjà constaté, la crainte peut priver l'homme du secours de la raison ; comment expliquer autrement que des évêques catholiques en soient venus de propos délibéré à préférer César au vicair de Jésus-Christ pour gardien de leurs libertés spirituelles ? Ne retrouvons-nous pas dans ce malheureux choix un écho lointain et affaibli de la clameur des Juifs : « Nous ne voulons plus de cet homme, nous n'avons de roi que César ! » Du reste, mes frères je ne crois

pas me tromper en affirmant que la plupart des fidèles, et parmi eux ceux qui tiennent le plus à une liberté raisonnable dans le domaine de la conscience, se sentiraient plus à l'aise et goûteraient plus de sécurité et de confiance à l'abri du pouvoir du Saint-Siège que dans la soumission à un évêque qui se serait soustrait à l'obéissance du vicaire de Jésus-Christ, soit à l'aide de César, soit par quelque autre moyen également sujet à caution.

On craint qu'une définition plaçant en dehors de toute controverse l'autorité des enseignements du Pape ne rende l'obéissance trop pénible. Mais, j'en appelle à tous ceux qui ont l'expérience d'une vie soumise à l'obéissance, et je suis convaincu que tous proclameront bien haut que la plus grande difficulté dans l'exercice de cette vertu provient de l'incertitude sur les droits du supérieur.

Oui, bien souvent ce n'est point le joug de l'obéissance qui paraît accablant : ce qui ulcère profondément les cœurs, ce qui leur fait appréhender une sorte de trahison, c'est un sentiment d'injustice, un soupçon qui paraît fondé sur la légalité du pouvoir.

S'il était parfaitement démontré que notre supérieur ne fait qu'exercer un droit incontestable, nos pensées de révolte seraient bientôt apaisées. Donc une décision mettant hors de doute le droit du Vicaire de Jésus-Christ à être écouté, et imposant silence à des murmures irrespectueux faciliterait nécessairement l'obéissance, et calmerait des agitations qui empêchent souvent même des hommes de bonne volonté de pratiquer la soumission dont Notre-Seigneur nous a donné l'exemple.

J'ajouterai, pour rassurer ceux qui redoutent que le Pape déclaré infallible ne devienne tout à coup despote, que la définition ne changera rien à la croyance des Papes eux-mêmes sur ce sujet. Je dis des Papes, mais en même temps je suis intimement convaincu qu'elle n'apportera pas de changement non plus dans les convictions de la grande majorité des enfants de l'Eglise. J'ai sous les yeux en ce moment une lettre particulière écrite avec abandon, et exprimant les pensées et les sentiments qui se présentent spontanément : bien qu'elle n'ait pas toute la rigueur théologique qu'on pourrait désirer, elle me semble représenter naïvement la manière de voir commune parmi les catholiques, telle que j'ai pu la constater pendant tout le cours de mon ministère sacerdotal : « Dès mon enfance on m'a appris à croire à l'infaillibilité du Pape, et je ne comprends pas pourquoi on discute maintenant cette question. »

Mais, quoi qu'il en soit du commun des fidèles, on ne saurait avoir, je pense, le moindre doute sur la conviction personnelle des Papes à cet égard. Dans leurs lettres dogmatiques, dans leurs relations avec les évêques, soit dispersés, soit réunis, ils n'ont jamais dissimulé qu'ils se regardaient comme les guides et les maîtres constitués par l'autorité divine pour enseigner et diriger tout le troupeau, peuples, prêtres et évêques, en Concile et hors du Concile. Nous n'avons donc pas lieu de craindre que le lendemain de la définition, le saint Père se montre à nos yeux les épaules couvertes d'un nouveau manteau de gloire tombé du ciel et la tête couronnée d'une tiare nouvelle. La définition de l'infaillibilité du successeur de saint Pierre

sera, comme toutes les autres définitions prononcées par l'Eglise, une simple déclaration de ce qui a toujours été la croyance des fidèles.

Je sais bien, mes frères, qu'il se trouve en ce moment des catholiques qui affectent de regarder la doctrine en question comme une simple opinion théologique; ils vont même quelquefois plus loin : à ceux qui en maintiennent la certitude et qui, en conséquence, demandent instamment qu'elle soit placée au rang des dogmes définis par l'Eglise, ils ne craignent pas d'imputer d'une manière flétrissante un certain manque de loyauté et de délicatesse, ainsi qu'une profonde ignorance de l'histoire. Ce fait nous prouve, mes frères, combien il est facile à quelques-uns d'entre nous de devenir merveilleusement étrangers à ce qui se passe en Israël, de vivre dans un monde de leur propre création et d'ignorer complètement l'état des esprits qui les entourent. La discussion actuelle nous présente cet étrange spectacle. Des hommes pieux et instruits, appartenant à un certain monde, demandent avec une profonde émotion : Est-il délicat, est-il loyal, est-il conforme à la vérité historique d'élever une simple opinion théologique à la hauteur d'un article de foi? Et tout près d'eux les membres pieux et doctes d'un autre monde, font à leur tour écho à leur question par cette question tout opposée : Est-il délicat, est-il loyal, est-il conforme à la vérité historique de parler de l'infaillibilité du Pape comme d'une simple opinion théologique, qu'on peut à son gré admettre ou rejeter sans encourir le moindre blâme? On peut habiter notre grande métropole sans connaître le

nom de son plus proche voisin : de même aussi, tout en restant dans le sein de l'Eglise, on parvient quelquefois à s'isoler si complètement que les sentiments de ceux qui nous touchent de plus près nous soient parfaitement inconnus. Ainsi, quand arrive le moment fixé pour une profession de foi ou une explication qui la concerne, un excellent homme se scandalise de découvrir que son voisin exalte d'une manière qui lui semble illégitime une simple opinion théologique, et à son tour le voisin est encore plus blessé d'entendre l'excellent homme en question parler de l'infaillibilité comme d'une simple opinion théologique, et il s'écrie : Est-ce délicat, est-ce loyal, est-ce conforme à la vérité historique ? Et bien que les intentions ne puissent être taxées d'indélicatesse, bien que le cœur reste loyal et attaché à la vérité, nous comprenons très-bien le sentiment qui inspire cette exclamation.

Car enfin ce n'est que justice de se demander s'il est convenable de ranger l'infaillibilité du Saint-Siège parmi ces opinions théologiques qu'on est libre d'accepter ou de rejeter à son gré. J'expliquerai la portée de la question posée par un exemple. Si un grand seigneur était à la fois prince de Westminster, duc de Windermere, et comte de Snowdon, serait-il bien délicat de s'entêter à ne lui donner que le moins brillant de ses titres et de regarder comme non avenues les autres qualifications plus relevées ? Eh bien, mes frères, tant que la doctrine de l'infaillibilité pontificale n'est pas devenue un article de foi par une définition solennelle, elle peut être mise au rang des opinions théologiques au même titre qu'on peut dire du colonel d'un régiment qu'il

est soldat, et d'un archevêque qu'il est prêtre. Mais, tout en étant soldat, le colonel est cependant quelque chose de bien au-dessus de l'homme qui porte un mousquet dans les rangs, et l'archevêque, bien que prêtre, possède une dignité qui lui fait dominer de beaucoup tout le corps de son clergé. Ainsi la doctrine dont nous nous occupons est sans doute une opinion théologique, mais elle tient un rang bien supérieur à la plupart des opinions qu'on est convenu de désigner de la sorte, et qu'on peut adopter ou rejeter sans encourir de blâme.

C'est un principe parfaitement connu en théologie que entre un article de foi et une simple opinion théologique, il se trouve d'autres opinions non définies encore, mais tellement certaines, qu'elles occupent une place toute particulière et portent un nom qui leur est propre. On les qualifie en termes de l'Ecole de « *proxima fidei*, » c'est-à-dire qu'elles touchent les dogmes de si près qu'on ne pourrait les contester sans une criminelle témérité. Par exemple, que tel saint canonisé soit au ciel n'est pas un article de foi défini par un concile : mais est-ce une raison de ne voir là qu'une simple opinion théologique abandonnée au libre assentiment de chacun de nous ? Et le jour qui précéda la définition de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, où les sentiments de la Sainte Eglise à cet égard étaient déjà connus, aurions-nous pu soutenir sans une coupable témérité que Marie avait péché en Adam ? Il est vrai que l'on ne commet un péché formel d'hérésie qu'en rejetant obstinément un dogme défini par l'Eglise. Mais, par cela seul que nous nous abstenons du péché d'hérésie,

sommes-nous libres de nous plonger dans toute autre espèce d'incrédulité, et de nous abandonner à toutes sortes d'irrévérances téméraires et présomptueuses contre les enseignements de l'Eglise ?

Je comprends donc très-bien que des catholiques, qui ne savent pas à quel point il est facile à certaines gens de vivre en ermite au milieu de la foule, n'estiment ni délicat ni loyal de prétendre que les partisans de la définition s'efforcent d'élever une simple opinion théologique au rang d'un article de foi. Dès leur enfance les fidèles ont en effet, entendu résonner continuellement à leurs oreilles les anciens adages catholiques : « Rome a parlé, la cause est finie ; » ou bien : « Là où est Pierre, là est l'Eglise, » et autres paroles du même genre. Ils ont vu, dans l'histoire du passé et dans celle de l'Eglise de nos jours, que les Papes, dans leurs rapports avec l'Eglise assemblée ou dispersée, ont toujours ouvertement revendiqué le droit d'instruire tout le troupeau sans la moindre exception, d'enseigner aux Conciles œcuméniques ce qu'ils avaient à définir, de reviser et de corriger au besoin leurs décrets. Ils ont aussi constaté que les Conciles dans leurs réunions, et les évêques dans leurs divers diocèses, loin de condamner les prétentions des Papes, semblent ne jamais se lasser de rappeler aux Souverains Pontifes eux-mêmes et à leurs propres ouailles, que la voix de Pierre est la voix de Jésus-Christ. Il semble donc aux fidèles qu'en suppliant l'Eglise de déclarer de foi ce qui en effet la touche de si près et forme une partie de l'héritage que Notre-Seigneur nous a légué, ils ne font maintenant que renouveler ce qui

s'est passé, il y a seize ans, à propos du dogme de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

Accuser le clergé et les fidèles, qui désirent et réclament cette définition, de vouloir ériger en dogme une simple opinion théologique, c'est donc leur faire tort, c'est les calomnier, mes frères, c'est manquer aux devoirs de la charité délicate dont saint Joseph nous a donné l'exemple. Les choses en étant là, la doctrine de l'infaillibilité étant déjà si évidemment admise d'un commun accord et par les Papes et par les fidèles, je ne puis comprendre que la définition amène un grand changement dans les rapports réciproques du Souverain Pontife et de l'Eglise. Et du reste, mes frères, veuillez me permettre de vous poser une question. Supposons un instant que la définition raffermisse l'autorité du Pape et ajoute quelque énergie à son action, est-il bien sûr que ce résultat soit désastreux ? L'autorité est-elle trop forte de nos jours ? Serait-il désirable que vos enfants conservassent entre leurs mains des libelles qui distillent un poison mortel en attendant qu'un concile s'assemble pour les anathématiser ? Les mœurs seront-elles moins pures, le culte divin moins digne, l'exemple du clergé et des laïques moins édifiant sur quelque point de l'univers catholique, si l'influence du Siège Apostolique s'y fait sentir avec plus d'énergie ?

Ne nous laissons point de contempler la Sainte Famille, c'est le moyen de conserver vivante dans nos cœurs cette vérité si nécessaire de nos jours : ce n'est point en cherchant à circonscrire injustement le pouvoir établi par Notre-Seigneur, ce n'est point par l'intrigue ou l'agitation,

ce n'est point par un appel à César, ni par la déification de ce qu'on est convenu d'appeler le peuple souverain. que l'Eglise trouvera une garantie contre le despotisme. Notre salut est attaché à la sincérité de notre obéissance ; elle contraindra la divine Providence à prévenir tout mal qui pourrait être la conséquence du système qu'elle a créé.

Maintenant, mes frères, quelques mots sur une alarme de moindre importance, et que je pourrais nommer un corollaire du sujet que nous venons de traiter. J'entends dire quelquefois : « Ce n'est pas le Saint-Père qui me fait peur, son attitude actuelle ou celle qu'il pourra prendre quand il aura été déclaré infallible ne m'inspire aucune crainte. Tout irait à merveille si nous n'avions affaire qu'au Vicaire de Jésus-Christ, mais malheureusement quand Notre-Seigneur et sa Mère se rendirent aux noces de Cana, ses disciples s'y trouvèrent aussi. C'est au milieu d'eux que nous rencontrons le spectre qui nous obsède. Si les hommes zélés pour la définition du dogme sont déjà si absolus et si arrogants, quelle ne sera point leur outrecuidance après le triomphe, quand ils se figureront trouver dans la définition la preuve de leur propre infailibilité ? »

Comment répondrons-nous, mes frères, à cette nouvelle difficulté ? En premier lieu, elle servira à nous rappeler une vérité que nous oublions aisément. Hélas ! trop souvent, le scandale arrive par ceux mêmes qui désirent servir Jésus-Christ et l'Eglise ! Notre-Seigneur l'a dit : Les ennemis de l'homme sont ses intimes et ses familiers. Nul n'a éprouvé plus amèrement que le divin Sauveur lui-même la vérité de ces paroles. Quel est l'homme dont il se plaint ?

« Celui qui m'était uni par les liens les plus étroits, mon guide et mon ami, avec qui j'ai partagé les mets les plus doux, qui marchait d'accord avec moi dans la maison de Dieu ¹. »

Ah! si Notre-Seigneur faisait tout par lui-même, ses œuvres seraient toujours parfaites! mais en nous prenant pour ses associés, en s'unissant à nous et en remettant ses intérêts entre nos mains, afin de nous préparer à vivre éternellement avec lui dans le ciel, il nous laisse souvent gâter son ouvrage. Ceci est hors de doute, et d'autant plus, ainsi que je vous l'ai déjà fait observer, que les circonstances actuelles exigent une sagesse, une douceur, une charité et une circonspection peu communes, afin que la bonne cause n'ait pas à souffrir de notre manque de prudence et de délicatesse. Le moment actuel est d'ailleurs, ne l'oublions pas, un de ceux où le Seigneur demande que ses disciples soient à ses côtés comme au festin de Cana. « Là où je suis, mon serviteur doit être ². » Si donc notre divin Sauveur, la perfection même, et qui, par conséquent, ne peut se plaire que dans ce qui est parfait, consent volontiers à travailler avec l'homme et à voir son œuvre perpétuellement défigurée par la faute de son collaborateur, nous convient-il de rejeter tout ce qui nous semble imparfait? Faut-il arracher le bon grain parce que nous découvrons çà et là, non des chardons, non de l'ivraie, mais certains épis dont la forme et la couleur laissent à dési-

1. Ps. LIV.

2. Joan., XII.

rer ? Si Notre-Seigneur n'employait jamais que des ouvriers parfaits, quand donc viendrait notre tour ?

Nous nous montrerions donc bien aveugles, bien ennemis de notre propre bien, si nous allions nous opposer à une vérité parce que nous trouvons quelque chose à redire chez ses défenseurs ? Nous prononcerions ainsi un double arrêt contre nous-mêmes : car n'est-il pas écrit que nous serons jugés d'après le jugement que nous aurons porté des autres, et si nous affirmons que ceux-là seuls qui sont sans péché ont le droit de combattre à la suite de Notre-Seigneur, ne nous condamnons-nous pas à une triste inactivité ? N'agissons-nous pas plus follement encore en nous privant d'une vérité divine par une misérable aversion pour le messager qui nous l'apporte ? J'ai ouï dire qu'un bon vieux prêtre ne manquait jamais, dans sa simplicité, de demander à ceux qu'il confessait : « Vous est-il arrivé de refuser de manger par mauvaise humeur ? » La question semblait à peu près inutile, vu qu'on ne trouve pas souvent d'exemples d'une maussaderie aussi bizarre ; mais l'histoire de l'Église nous prouve qu'on rencontre assez fréquemment des hommes prompts à se priver de la nourriture spirituelle nécessaire à leurs âmes par répugnance pour la main qui la leur offre.

Ne soyons pas à ce point ennemis de nous-mêmes.

L'Église, que Notre-Seigneur nous a laissée sur la terre, est entourée d'infirmités : ne craignons pas de la prendre pour mère telle qu'elle est : nous n'en trouverons certainement pas de meilleure. Partout en ce monde, même en ce qu'il y a de plus saint, nous rencontrerons toujours je ne

sais quel vestige de l'ineffable mystère de l'Incarnation : la divinité et l'humanité réunies — la perfection de Dieu et nos misères agissant de concert, — les œuvres de Dieu et celles des hommes marchant de front, — le divin corps de Notre-Seigneur dans un pauvre ciboire sorti des mains grossières d'un chétif ouvrier. — Nous n'arrivons aux trésors de la grâce que par le moyen de la pauvre coopération de l'homme. Le valet de chambre de l'évêque se donnera des airs et dira : « Nous irons donner la confirmation la semaine prochaine. » Mais si cette tournure de phrase, après tout bien pardonnable, nous irrite au point de refuser le sacrement, qui du valet ou de nous sera le plus déraisonnable ? Il faut donc nous résigner tant que nous vivons sur la terre, à n'avoir au-dessus de nous et autour de nous que des hommes et non des anges, des hommes, par nature, sujets à des méprises et remplis d'imperfections. Pourquoi jugerions-nous ces fautes et ces erreurs avec plus de rigueur que Notre-Seigneur lui-même ? Quand au jardin des Oliviers, à l'heure où commençait le grand combat avec le prince des ténèbres, saint Pierre tira l'épée contre Malchus, comment Notre-Seigneur jugea-t-il cette action ? Avec la plus grande indulgence. Et pourtant, si de nos jours, un prêtre, — car saint Pierre était prêtre lorsqu'il tira l'épée, — un prêtre défendait un dogme de la même manière, l'indignation serait profonde, bruyante et générale. En consultant l'histoire ecclésiastique, il nous est impossible d'y voir autre chose qu'un combat à mort. Elle nous apprend que, si les soldats de Jésus-Christ doivent se tenir prêts à sacrifier leur vie pour la défense de la

vérité, ils doivent parfois ne pas reculer devant la possibilité d'infliger quelques égratignures, de blesser quelques susceptibilités. « Je suis venu, dit le Sauveur, apporter au monde non la paix, mais le glaive. » Aussi, combien de saints ont mérité les plus grands éloges, précisément pour ce que le monde appellerait aujourd'hui leur violence et leur fanatisme : et qui sait, si au jour du jugement il n'y aura pas bien des enfants de l'Église châtiés comme le fut Héli, pour n'avoir eu que des paroles mielleuses à opposer au mal, quand ils auraient dû frapper de grands coups pour la cause de la vérité et de la vertu. Oui, nous sommes en guerre, nous sommes des soldats. Des phrases doucereuses ne désarmeront pas les ennemis à qui nous avons affaire. Il y a des moments où des concessions timides ne sont plus qu'une preuve de notre ressemblance avec cette femme qui consentait à voir l'enfant, dont elle réclamait la maternité, coupé en deux morceaux.

Si nous nous révoltons contre une vérité importante par cela seul que nous apercevons avec indignation, ou du moins, que nous croyons apercevoir quelques marques d'arrogance, d'irritabilité ou de présomption chez ceux qui sollicitent la définition de cette vérité, réfléchissons à ce que les sages penseront de notre conduite. C'est un axiome reconnu par les maîtres de la vie spirituelle, que les hommes s'irritent surtout contre le genre de folie dont, à les voir agir, on croirait qu'ils veulent conserver le monopole. Saint Paul nous avertit que les péchés que nous jugeons avec le plus de rigueur sont précisément ceux que nous commettons le plus souvent nous-mêmes. On dit, je n'oserais l'af-

firmer, que l'oiseau querelleur par excellence, le tyran de la basse-cour, devient furieux si on lui présente un miroir où il voit son image. Nul doute qu'il ne nous arrive parfois quelque chose de semblable. Ce n'est certes pas un petit orage qui se forme dans le cœur de l'artiste, lorsqu'il est condamné à rester en silence dans un coin de la salle encombrée par la foule, et à garder ainsi *in petto* des morceaux magnifiques, tandis qu'un rival plus heureux, avec une suffisance et une audace bien faites pour exciter l'étonnement, attire l'attention de l'auditoire par une exécution des plus imparfaites.

Méfions-nous donc beaucoup de l'indignation qui nous transporte quand nous croyons découvrir de l'audace, de la vanité ou un zèle indiscret dans les défenseurs de l'Eglise. Si les fautes réelles ou imaginaires de ceux qui combattent pour la vérité, nous offusquent au point de nous la faire rejeter, nous aurions probablement repoussé Jésus, Marie et Joseph à cause de la grossièreté de la servante qu'une ancienne tradition leur donne pour compagne, et des ennuis causés par le bœuf et l'âne dont, nous dit-on, ils étaient suivis.

Gardons-nous aussi de nous laisser abattre comme ces âmes pieuses qui s'étonnent outre mesure des dissentiments auxquels Notre-Seigneur permet de se produire jusque dans l'enceinte du Concile. On vient quelquefois nous dire d'un air triste et d'une voix lugubre : « Hélas ! quel scandale ! Voilà un tel qui songeait à se faire catholique, il en est à cent lieues maintenant ! » Ne vous attristez pas trop, mes frères, car pour un qui s'éloigne,

nous en aurons bientôt cent qui se rapprocheront. Vous vous étonnez qu'il y ait deux opinions dans le Concile, mais, de grâce, pourquoi le Concile a-t-il été convoqué, si ce n'est pour que ces deux opinions se fassent entendre? Croyez-vous qu'un accord parfait ait régné à Nicée ou à Ephèse? Le bruit des discussions orageuses de Chalcédoine et de Trente ne résonne-t-il plus à nos oreilles, parce que nous jouissons tranquillement de la paix et de l'union que ces luttes du passé nous ont valu? Si nous avions assisté aux combats de l'Eglise primitive, nous serions peut-être pénétrés d'admiration, comme le seront sans doute les siècles à venir pour l'ordre, la majesté et le calme qui caractérisent les délibérations du Concile du Vatican. Et quand la parole sacrée aura été prononcée : « Il semble bon à l'Esprit-Saint et à nous, » qui se souviendra des souffrances passagères de la lutte? De part et d'autre, les âmes avides de vérité diront à leurs adversaires : « Vous vous êtes mis en colère et vous n'avez pas péché »¹. Quel spectacle offrira alors aux nations étonnées cette glorieuse assemblée d'évêques, où ceux-là mêmes qui cherchent maintenant avec le plus d'ardeur à remettre la définition à des temps selon eux plus opportuns s'agenouilleront avec tous leurs confrères, et, courbant humblement leurs fronts vénérables, répéteront avec la docilité des petits enfants de l'Eglise ce mot si simple et si sublime, *Credo* : Je crois, fermement, de tout mon cœur, la vérité que Dieu nous enseigne.

Le monde a souvent dit, mes frères, que nous n'osons proférer une seule parole en présence de la chaire de

1. Ps. iv.

Pierre ; que nous suivons en silence, les yeux bandés un conducteur aveugle. Le jour viendra bientôt où la vérité éclatera. La presse elle-même, qui répand jusqu'aux extrémités du monde tous les bruits qui se rapportent au Concile, se verra forcée d'imposer à l'univers cette conviction, que l'Eglise possède deux dons qu'on chercherait vainement ailleurs. En premier lieu, celui d'aimer la vérité par-dessus tout, de la chercher, de lutter pour elle, et tant que la lutte dure, d'oser, au besoin, par amour pour elle, tenir tête à Céphas lui-même comme le fit saint Paul avec autant de respect que de loyauté ; en second lieu, le don d'arriver enfin à la paix et à la certitude par le moyen que Notre-Seigneur a lui-même indiqué, c'est à dire en écoutant — « la foi vient de l'ouïe » — avec une sainte et humble soumission ceux qui parlent en son nom. Seule au monde, la barque de Pierre porte à son bord celui qui à l'heure voulue peut apaiser et les vents et la mer, tandis que ceux qui luttent en dehors de l'Eglise, comme le dit saint Paul, « apprennent toujours et ne parviennent jamais à la connaissance de la vérité ». Les enfants de l'Eglise, au contraire, cherchent et ils trouvent, et, s'il le faut, ils frappent à la porte, qui s'ouvre devant eux.

Celui qui, pour l'accomplissement de ses desseins, permit que saint Joseph fût un instant troublé par une inquiétude passagère relative à la sainte Vierge, souffre aujourd'hui dans des vues de sagesse et d'amour qu'une lutte s'élève

1. Rom., x.

2. II Tim., III.

au sein du Concile entre l'erreur et la vérité. Eh bien mes frères, de même que l'incrédulité de saint Thomas fut une heureuse faute, qui servit à mettre en relief le glorieux mystère de la Résurrection, ainsi les évêques que Dieu laisse élever des obstacles à la définition prêcheront bientôt avec plus d'efficacité que tous les autres, par leur généreuse soumission, que c'est à Pierre qu'il est donné de confirmer ses frères.

Ah! que Saint Joseph nous obtienne à tous la grâce d'une sage fidélité! La tombe vient de se fermer sur un homme dont on peut à juste titre envier les glorieux combats pour l'Eglise et les services qu'il lui a rendus! Paix soit à son âme! C'est la prière de sa mère reconnaissante, l'Eglise de Jésus-Christ. Cet homme loyal et courageux fut saisi de crainte sur la fin de ses jours; il semblait redouter que le Vicaire de Notre-Seigneur ne devint un souverain trop absolu. Je serais tenté, mes frères, en toute humilité d'en appeler des dernières pensées terrestres de ce grand champion de la cause catholique à son âme délivrée des obscurités de la terre. Si maintenant qu'il a contemplé la lumière de l'éternité, et mieux compris les desseins et les secrets du cœur divin de Notre-Seigneur, il pouvait revenir pour un instant parmi nous, ce ne serait pas, je ne puis le croire, pour nous engager à conquérir par des luttes nouvelles une plus grande liberté. Je suis persuadé, au contraire, qu'il nous conseillerait d'apprendre pendant cette courte et triste vie à être soumis, à obéir, car « voilà tout l'homme ¹. » L'homme en effet n'a été

1. Eccl., XII.

placé dans ce monde par la main de son Créateur, que pour le servir et le servir volontiers. Si son âme fait naufrage et périt à jamais, c'est que, trompé par Lucifer, il aura adopté la devise infernale : « Je ne servirai pas, *non serviam*. » Si au contraire il devient pour toute l'éternité l'image splendide et ravissante de son Créateur, vous pouvez lire le secret de sa gloire, écrit dans ce mot du livre de vie : « Il fut soumis, il fut obéissant jusqu'à la mort. »

Ah oui ! dans ce monde rebelle et coupable, le foyer le mieux protégé contre toute tyrannie, le mieux défendu contre le mal sous toutes ses formes, c'est sans contredit le plus semblable à celui de saint Joseph, le foyer où règne l'obéissance. Les anges l'entourent et veillent sans cesse sur lui. A l'heure du péril ils font entendre l'appel : « Levez-vous et fuyez. » Et le danger passé, ils sont là pour dire : « Revenez à la terre d'Israël ! »